

Les bienfaits du temps pour l'architecture et le travail de l'architecture

Autor(en): **Füeg, Franz**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Ingénieurs et architectes suisses**

Band (Jahr): **109 (1983)**

Heft 19

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-74989>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les bienfaits du temps

pour l'architecture et le travail de l'architecte

par Franz Füg, Lausanne

Voici une nouvelle contribution d'un architecte, qui nous livre un article où il n'est pas directement question de son travail quotidien. Le professeur Füg s'est signalé depuis de nombreuses années pour l'élévation avec laquelle il considère sa pratique, et nous sommes très heureux qu'il ait accepté d'ouvrir pour nos lecteurs une fenêtre sur ses pensées intimes. Nous sommes conscients du fait que la lecture des réflexions de M. Füg requiert une grande attention, mais nous affirmons que les lignes qu'il nous livre ne sauraient ni être résumées, ni publiées en plusieurs parutions; de même, il n'était pas possible pour nous de porter quelque correction que ce soit sans risquer de travestir la pensée de son auteur; le lecteur pardonnera sans doute les quelques allitérations qui pourraient subsister. Le titre original de l'article, extrait d'un ouvrage récent du professeur Füg, est « Wohltaten der Zeit ».

F.N.

Le temps de la vie quotidienne

En principe il y a deux conceptions différentes pour la notion du temps. L'une comprend le temps en tant que facteur lié à son témoin. L'autre admet que le temps existe, sans que l'homme s'en rende compte, et qu'il a existé avant que l'homme ait existé; pour Kant le temps n'est perceptible ni objectivement, ni subjectivement.

Cette dernière conception rend le temps inaccessible pour la vie quotidienne. Seul le temps, auquel l'existence humaine participe, peut être de quelque utilité en matière d'influence du temps sur l'architecture et le travail de l'architecte.

Pour la compréhension quotidienne, le temps est quelque chose qui est entré dans notre vie en même temps que nous et qui s'écoule avec nous vers l'avenir. La question des physiiciens, à savoir si le temps continuera de s'écouler vers l'avenir, ne se pose pas dans cette approche quotidienne. Le temps du passé et le temps de l'avenir ont leur point de liaison dans notre présent, à chaque instant où nous existons en tant qu'individu et où nous pouvons constater la venue et l'écoulement du temps.

L'instant présent a une signification considérable dans la vie humaine, car il est le moment où tout événement humain se déroule: la naissance et la mort, la réflexion, l'action, la décision et le rejet, le rêve, l'amour, la foi et l'attente. Le moment présent est le temps où le passé est séparé du futur et où le passé et le futur se rejoignent. A l'instant se situe la frontière entre le temps derrière nous et celui qui est devant nous. Cependant, du fait que le temps s'écoule en permanence, aucun moment présent ne peut être retenu; il est perpétuellement remplacé par de nouveaux moments présents. Sans la durée du temps, l'existence n'est pas possible.

Le langage ne possède que peu de synonymes pour le « moment présent », par exemple « maintenant », « instant », « aujourd'hui »; il dispose de davantage de mots ayant un sens voisin pour le terme « passé », par exemple « hier », « histoire », « époque », une journée ayant son nom propre, une date précise, le 14 juillet 1789 par exemple. Des jours, des années, des époques passés deviennent réalité quand des souvenirs, des visions font ressurgir dans notre mémoire des œuvres humaines et des états passés de l'environnement naturel et que notre savoir et notre expérience personnelle les font revivre dans le présent.

Toute attente et toute espérance sont orientées vers le futur. Notre connaissance de l'avenir se limite à savoir de façon certaine que ce futur viendra et que l'existence biologique y prendra fin. Les visions du présent et du passé, la certitude que le futur viendra, et l'incertitude de ce dont il sera fait, ont rendu l'homme curieux et l'ont incité à se projeter des visions d'avenir, à nourrir des espoirs, à se faire des illusions, à attendre des « jours meilleurs », une « époque nouvelle », ou, tout simplement, un sourire aimable. Attentes et projets d'avenir sont le meilleur stimulant pour des performances créatives. Sans attente et sans projets, l'existence n'est pas supportable de manière profonde.

Le temps a beaucoup de visages. Il peut signifier à la fois le passé — et par là de nombreux événements — et l'avenir — et par là l'attente de l'évolution.

Si donc il est question des bienfaits du temps pour l'architecture et le travail de l'architecte, il est de même question du moment présent, dans lequel on fait, décide, rejette quelque chose. Par moments il sera question des inclinations, du savoir et des expériences qui sont nées au contact des choses du passé, et du savoir lié au futur, de même que des attentes et des espoirs escomptés quant au futur.

Les bienfaits du temps pour le travail de l'architecte

Le temps non utilisé

L'homme ne peut acheter les choses essentielles dont il a besoin. Il doit s'en approprier la plupart par son vécu et ses expériences personnelles. Par contre, le temps nous est donné en permanence. Si l'on ne sait l'utiliser judicieusement, il s'écoule en perte, car le temps passé est irréversible.

Parmi les architectes il y a des indécis — le plus souvent ce ne sont pas les moins doués — qui, à peine qu'ils ont pris une décision, la remet immédiatement en question. La phrase suivante de Nietzsche peut être appliquée à ces indécis: « Tout ce qui est longuement réfléchi donne finalement à réfléchir! »

D'abord ils perdent leur temps, ensuite leur client, alors que leurs ouvrages manquent de force optimiste. Certains de ces hommes, le plus souvent très sérieux, sombrent en vieillissant dans la résignation en se lamentant sur le temps perdu et en mesurant le peu de temps qui leur reste.

Le temps écarté

Le travail de ceux qui se font un point d'honneur de terminer à midi ce qu'ils entreprennent le matin est lourd de conséquences pour l'architecture. Leur idéal professionnel, c'est d'être rapide, parce que le maître de l'ouvrage aime cela et qu'ils acquièrent ainsi un prestige facile. Les petits et grands managers de l'architecture se soumettent à cet idéal. Ils organisent leur travail comme si tout pouvait se réaliser le long d'un fil conducteur. Le temps leur interdit de se livrer à des réflexions sur le travail accompli, de remettre en question, de reconsidérer, d'améliorer en changeant. Le temps est pour eux un facteur qui dérange. La force motrice d'une tension créative est remplacée par une action fébrile. Les éléments essentiels d'une performance créative sont réprimés, à savoir le rythme de la réflexion, de l'action et du contrôle, du travail et des loisirs, de la décision bien mûrie, de la remise en question faite d'assurance, et du recommencement.

Rien n'entrave davantage la qualité de l'architecture que le prestige d'être capable d'une action ultrarapide. C'est cette action fébrile, consistant à bâtir vite et beaucoup en peu de temps. Mais ce faisant, on manque du temps indispensable à un contrôle de la cause d'un ouvrage et de la raison des nouveaux sites, quartiers et réseaux routiers. Tout ouvrage n'est pas uniquement une solution à des problématiques, mais crée en même temps une masse de nouveaux problèmes. Si le temps manque pour un contrôle des effets d'une nouvelle construction sur l'environnement bâti et

le paysage, sur les conditions sociales et le bien-être individuel, sur les effets du trafic, les effets économiques, alors on laisse échapper la possibilité de corriger les défauts ou carences inhérents à chaque ouvrage, lors du prochain ouvrage ou de la prochaine transformation.

Certains se promettent d'intervenir pour corriger quand le temps sera propice. Or, quand le temps est propice, il est toujours trop tard. Alors les habitants d'un village ou d'une ville voient que leur environnement est déplaisant et ne comprennent pas comment les choses en sont là!

Celui qui écarte le temps — dans le sens de durée — est incapable de découvrir des problèmes et corrélations décisifs, et le temps — dans le sens d'époque — se vengera à coup sûr. L'opinion publique réagit alors en exprimant son mécontentement. Elle obéit à l'esprit de son époque, tout comme les faiseurs fébriles et sans contrôle ont suivi un esprit d'époque. Mais ce serait une erreur de penser que ces faiseurs sont dès lors hors de jeu. Du fait qu'ils ont du flair pour l'esprit de leur époque, et qu'ils sont capables de réagir rapidement, ils adoptent immédiatement le nouvel esprit d'époque, tout comme le précédent. Cependant, parce qu'ils n'ont jamais pris le temps d'observer et de réfléchir aux problèmes moins superficiels qu'ils sont en train de résoudre ou de créer, ils sont des proies faciles et succombent aux nouvelles recettes au goût du jour. Du moment que la mode est à la nostalgie, ils deviennent rapidement nostalgiques. Et tout aussi rapidement ils suscitent une nouvelle réaction de l'opinion publique.

On dit que le temps est le meilleur arbitre. Les faiseurs rapides gâtent le métier à cet arbitre, car ils se tournent vers la nouvelle mode avant d'en faire la critique. Les faiseurs, de par leur fébrilité, entraînent d'autres, fébrilité qui, autrement dit, conditionne l'esprit en vogue.

L'effet produit par l'architecture serait surestimé s'il était considéré comme facteur prépondérant dans l'orientation de notre optique actuelle, mais il reflète cependant notre esprit d'époque. Des sociétés pluralistes suscitent des tendances différentes qui s'opposent. Souvent leur contradiction est manifeste chez l'individu isolé et ce conflit se reflète toujours dans l'architecture.

Se retrouver soi-même

Créer de l'architecture exige beaucoup de temps, comme n'importe quel travail créateur qui entre dans le détail. L'architecture n'est jamais uniquement le coup de maître, mais aussi le détail peu apparent permettant d'accéder à l'œuvre maîtresse. La méthode de travail des architectes célèbres le prouve. Ce sont des travailleurs acharnés, se préoccupant également du détail. Ils se

distinguent tout autant par le don de pouvoir oublier dans le loisir ce qu'ils sont en train de faire, pour recommencer toujours à nouveau. Ils sont caractérisés par un sens incessant et précis de l'observation et de la réflexion, lié à ce qu'ils viennent d'observer. Ils vivent leur temps dans un rythme alternant d'activités et d'apparente inaction. Ainsi ils parviennent à se retrouver eux-mêmes.

Cette description n'est pas valable pour celui qui cherche en premier lieu, de par sa profession, à gagner beaucoup d'argent. Son but existentiel est à trouver ailleurs. Son zèle, ses observations, ses réflexions ont d'autres raisons que la qualité de l'architecture. Son objectif est un prestige mondain obtenu par la possession de biens matériels et une oisiveté non créatrice. Il ne veut pas se retrouver lui-même en tant qu'architecte.

«Seul celui qui se trouve lui-même peut réaliser la tâche qui lui incombe: maîtriser le monde et lui donner un sens par lui-même.» Cette phrase de Friedrich Dürrenmatt¹, qui crée des mondes de par ses écrits, est également à prendre au sérieux par l'architecte, même si la signification de l'architecture était considérée comme moins importante pour la culture que les écrits du poète. Il n'en reste pas moins que Heinrich Rombach pense qu'un style d'architecture «révèle davantage la philosophie fondamentale d'une époque que les textes quelque peu simplistes de la philosophie scolaire de cette époque»². Tout ouvrage et son architecture sont toujours partie intégrante du monde dans un sens matériel comme dans un sens idéal.

La phrase de Dürrenmatt reconnaît également l'influence exercée par la personne créatrice. L'esprit de l'époque actuelle est dirigé contre la performance individuelle, bien que sans elle des œuvres capitales ne pourraient être effectuées par l'homme. Les apports les plus importants de personnes isolées se font souvent à l'encontre de l'esprit de leur époque et ne produisent leur effet que dans un futur plus ou moins éloigné. Ces personnes sèment le germe de cet effet.

Le futur né du présent et du passé

«Maîtriser le monde» est toujours une œuvre du présent. L'œuvre est une conséquence des expériences et des connaissances du monde, de la manière dont le monde est ressenti, compris et assimilé dans les instants présents.

L'enseignement et la création de l'architecture sont cependant un enseignement et une planification du futur. Un projet est une réalité anticipée. Le plan d'une maison et la planification d'une ville

sont seulement réalisés dans le futur, et ce qui est projeté et enseigné aujourd'hui dans les écoles sera une réalité bâtie dans quelques années.

L'enseignement de l'architecture de même que de tout projet est orienté vers l'avenir. L'enseignement et la planification pour l'avenir n'ont cependant pas de fondements solides si les architectes anticipent spéculativement sur l'avenir sans s'être confrontés avec ce qui existe et appartient au passé et sans s'être retrouvés eux-mêmes.

Le futur découle à différents points de vue du présent; il a sa raison dans le présent et dans la compréhension de l'histoire. Quiconque omet de considérer la situation présente, ses possibilités et besoins politiques, sociaux et économiques, est aveugle pour l'effet du passé sur le futur. Celui qui soupire après l'artisanat du passé et le souhaite pour le futur, comme on a tendance à le faire par moments, avec un brin de nostalgie, néglige de voir que l'artisanat actuel ne pourrait subsister économiquement sans l'industrie de notre temps. C'est pourquoi l'artisanat doit être considéré aujourd'hui différemment que celui du passé.

Le temps donné

Nous avons perdu de vue la force productrice du temps. Les faiseurs fébriles veulent l'écartier. Ils en oublient ceux qui ont élaboré des théories importantes pour la recherche et le travail pluridisciplinaire. Certaines de ces théories sont vouées à l'échec, parce qu'il échappe aux faiseurs qu'à la longue la tension humaine ne peut être soutenue pendant une trop longue durée de travail, et qu'en plus un travail de longue haleine remet maintes choses en question. Il manque alors cette certaine tranquillité d'esprit permettant de vivre à un rythme tonifiant, prometteur d'une persévérance et d'une patience à toute épreuve, permettant de mieux supporter les pertes et les déceptions.

Souvent le temps manque pour mener à bien une tâche jusqu'à la fin, en raison des délais trop mesurés. La personne qui fixe ces délais méconnaît l'effet du temps sur une tâche. Ceux qui fixent des délais trop brefs sont souvent lents à se décider eux-mêmes et tout aussi souvent vite prêts à changer d'objectifs et exiger autre chose — toujours dans des délais brefs. A cette description l'architecte reconnaîtra l'un ou l'autre de ses maîtres d'ouvrage et l'entrepreneur l'un ou l'autre parmi les architectes. Les faiseurs fébriles se plaignent alors de pertes de temps, en contournant ainsi la vraie problématique. Cependant la problématique n'est pas le travail accéléré à four-nir pour en venir à bout, mais plutôt la fatigue et — comme Nietzsche l'a dit — ce qui donne à réfléchir quand on a trop longtemps hésité. C'est le rythme de travail moyen qui est le plus difficile

¹ Extrait du discours lors de la remise du Prix littéraire de Berne, 1979.

² Heinrich Rombach, *Leben des Geistes. Ein Buch der Bilder zur Fundamentalgeschichte der Menschheit*, Freiburg (1978).

à maintenir. Les Bernois ont trouvé le mot juste: «Gäng hü, nume nid gschprängt», ce qui rejoint la maxime: «Hâte-toi lentement».

Le temps nous est donné; nous sommes responsables de sa bonne gestion. Cette notion nous est perdue. Elle était encore vivante dans la conscience des Grecs et au Moyen Age. Pour les Grecs, ce temps est donné par la Moira universelle. Le temps n'était pas quelque chose d'arbitraire; il provoqua chez l'homme le besoin d'apprendre en réfléchissant, de faire des expériences, de fixer ses limites, de les garder en vue et d'orienter ses actions vers ces expériences et limites. L'action productrice fut nommée *poiesis*. Selon Platon, les hommes et la nature ont une structure poétique; la nature et l'art ont, selon un concept grec et moyenâgeux, une liaison convergente. Nicolas de Kues (1401-1446) trouve qu'il n'y a rien «qui ne soit que nature et qu'art». Monantholius décrit en 1599 le monde comme étant de toutes les machines la plus grande, la plus performante, la plus stable et la mieux construite. Cela évoque la machine à habiter de Le Corbusier. Les deux ne se la représentaient pas en tant que mécanisme sans âme. Déjà dans le texte de Lucrèce (env. 98-55 av. J.-C.) il est question de la «machina mundi». Le terme grec «mèchanè» fut le mot pour «tour de main» et «ruse», ensuite pour «utilisation adroite des outils», ensuite pour «outil» proprement dit.

La conception du temps donné, de la *poiesis* en tant qu'action productrice et du monde en tant que machine et outils, avec lesquels on transforme la nature et on crée de l'art, ne peuvent être compris qu'au moment où nous comprenons les conceptions des anciens de leur dieu comme un artisan puissant. L'époque des lumières priva le dieu architecte du monde de son rôle de démiurge; mais notre époque a retrouvé la pensée mythique. Ainsi nous sommes à nouveau en mesure de reconnaître que la réflexion, l'action et les moyens de nos actions forment un tout et que nous en portons la responsabilité.

Deux sortes de progrès

Tout travail du planificateur et de l'architecte est orienté vers le futur. Cette action nourrit le plus souvent la croyance implicite de produire des œuvres pour l'avenir qui soient bonnes, voire meilleures que celles du passé ou du présent.

Plus l'esprit de l'époque s'affirme, plus la croyance est grande en le fait de produire quelque chose de meilleur, et plus grande est l'exigence de remplacer des ouvrages du temps présent par des ouvrages valables dans le futur. La grande dévastation des villes au Baroque est née d'une telle prise de conscience. Nous ressentons le nouveau qui a remplacé l'ancien comme une va-

leur positive. Par contre, les valeurs produites par l'Architecture Moderne après la deuxième guerre mondiale sont considérées comme étant douteuses. De ce fait, de nos jours, la confiance en soi-même s'est émoussée chez l'individu.

Une forte confiance en soi-même, alliée à peu de capacités en matière d'architecture, de même qu'une faible confiance en soi-même, mêlée d'anxiétés et d'hésitations, ne sont pas sans conséquences pour l'avenir. Dans le premier cas des valeurs sont détruites, que très peu d'individus remplacent par des valeurs égales. Dans le deuxième cas la faible confiance en soi-même est davantage préoccupée à préserver les ouvrages existants.

A côté du talent et d'un fort sentiment de sa valeur personnelle, toute action pour l'avenir exige également une prise de conscience de ses responsabilités. Si ce sentiment cède à un désir de prestige et de gain, l'architecture ne peut guère attendre des jours meilleurs. La réputation et le gain sont toujours en jeu; ils ont des conséquences négatives si le talent et le sens de la responsabilité sont peu affirmés, voire même font défaut.

La confiance en soi et le sens des responsabilités dans l'action pour le futur s'allient à une croyance en le progrès. Cette croyance s'entend pour les changements et les améliorations de l'existant.

Bâtir une maison plus vite et plus grande que par le passé constitue un progrès. Toutefois, cette conception du progrès se limite ainsi essentiellement aux problèmes de buts et de moyens. Cependant, le but réel de la construction et de l'architecture n'est pas d'ériger un ouvrage, mais d'améliorer quelque chose dans le service à rendre à l'individu et à la société. La conception du progrès ne se justifie que si le but et les moyens restent liés au service à rendre à l'homme par l'ouvrage et son architecture.

Le progrès prend par là un sens double. But, moyens et objectifs se conditionnent réciproquement pour former un tout; ils sont dépendants, chez ceux qui produisent, d'un système de valeurs, de la maturité d'esprit, d'une capacité professionnelle et d'une aptitude à juger.

La croyance en le progrès peut également se justifier par le rejet de l'action. Une personne âgée qui entre en contact avec les siens uniquement par téléphone se sent insécurisée par l'environnement du fait que les numéros de téléphone changent souvent. Ainsi des générations entières sont insécurisées par les constructions rapides, écrasantes, des dernières décennies. L'abstention peut donc s'avérer être un acte de liberté. Le non de l'architecte en tant que contribution au progrès dans le double sens dont il est question ici n'est pas une décision facile, donc souvent écartée. Toutefois le refus n'est pleinement efficace que si

l'architecte est capable d'expliquer ses raisons et de convaincre. Autrement l'on a recours à un autre architecte qui exécute ce que le premier refuse de faire.

Esprit de l'époque

L'esprit de l'époque exige l'approbation; lui dire non, c'est se mettre en travers. L'esprit de l'époque, ce sont les idées prédominantes de l'époque qui s'emparent des masses et qui donnent naissance aux performances culturelles caractéristiques pour un certain laps de temps. Cependant l'esprit de l'époque comprend également ce qui ne donne lieu à aucun débat et ce qui est écarté. Donc l'esprit de l'époque est également caractérisé par ce que les hommes ont oublié ou écarté durant cette époque.

Tous les hommes d'une même culture sont liés à ce même esprit d'époque, même ceux qui le contestent. Il exerce un attrait auquel personne ne peut entièrement se soustraire. *Notre* esprit de l'époque est *notre* présent. Ce présent n'est pas facile à accepter, parce qu'il nous laisse vacillant entre l'espoir et le désespoir, entre la confiance en soi-même faite d'assurance et une attente déçue.

Du fait que l'esprit d'époque fait oublier beaucoup de ce qui a pu émouvoir, et que par ailleurs la nature humaine est versatile, il nous rend tout d'abord sceptique. Mais du fait également que l'histoire démontre que les hommes ont toujours su trouver un chemin vers un espoir justifié, hors de leurs problèmes, la mentalité naturelle, face à l'esprit de l'époque, est un optimisme sceptique. Autrement la vie n'est pas supportable, et autrement il est à peine possible d'œuvrer pour le futur et d'être créatif.

C'est le privilège de la jeunesse de s'ouvrir spontanément aux courants du temps présent et de pressentir le futur. De même c'est un bienfait pour l'homme âgé de trouver dans l'histoire de l'humanité nombre de réponses pour son temps présent, qui fortifient sa confiance en l'avenir. Le manque de confiance peut mener au désespoir le plus total et ce dernier à la mort physique de quelques-uns et, partant, à la perte de la culture humaine.

Il se peut que l'architecture postmoderne soit un signe quant à la manière de parvenir à trouver une réponse optimiste à travers un esprit d'époque d'une part — décevant beaucoup d'entre nous —, et d'autre part par la limitation des problématiques, donc par l'écartement et l'oubli de nombre de questions. La Postmoderne est un leurre et — comme cela est arrivé maintes fois dans l'histoire — peut nous aider momentanément à surmonter les déceptions, difficiles à admettre sur le moment, mais bénéfiques à la longue. Il est possible que l'optimisme insouciant de cette architecture nous conduise vers une nouvelle

impasse. Qui peut savoir! Le futur ne peut être dévoilé que dans un nouveau temps présent.

Contemporains

Les hommes d'une même époque et de son esprit sont contemporains. Ceux-ci sont plus proches entre eux que des hommes à naître ou de ceux qui nous ont précédé dans la mort: les jeunes sont contemporains des personnes âgées; les contestataires, les adversaires politiques, tous sont contemporains. Pour la raison qu'ils sont proches dans une même époque, ils sont plus proches entre eux face à l'esprit de l'époque dans ses courants fondamentaux que des générations passées et futures. On omet souvent de considérer ce fait parce que les débats sur les idées, opinions, projets, se font entre contemporains et que les défunts ne peuvent plus y participer autrement qu'en tant que témoins de la même époque. Les conflits entre les vivants accentuent avant tout les divergences et passent sous silence ce que l'on a en commun. Ce fait est découvert alors par la génération suivante.

Une caractéristique fondamentale de notre époque en matière de sciences, de philosophie, d'économie et du vécu quotidien est le matérialisme avec ses différents aspects. Le plus souvent cette notion se perd dans le conflit qui oppose les idéologies et les systèmes politiques. L'architecture du 20^e siècle se caractérise par une nouvelle conception spatiale. Celle-ci est liée à la prise de conscience que la spatialité n'est pas déterminée uniquement par les trois dimensions géométriques, mais aussi par une quatrième dimension, à savoir le temps. La plupart des tendances architecturales de ce siècle sont influencées par cette conception des espaces; mais des débats théoriques traitant ce sujet ont à peine lieu.

La plupart du temps on admet les courants fondamentaux d'une époque en tant que conditions de notre environnement comme étant une chose naturelle et sans s'interroger davantage. Ces courants constituent en quelque sorte un tas de fumier archétype, sur lequel pousse presque tout ce qui est typique pour une époque, sans que l'on prenne conscience du tas de fumier lui-même. Si les opposants en sont conscients, ils peuvent se rejoindre par le dialogue. Leur rapprochement serait alors moins déterminé par les opinions qui divisent que par les valeurs humaines de l'opposant.

Un tel rapprochement entre contemporains détend mainte discussion et élève son niveau. De plus il aurait un effet bienfaisant pour la qualité de l'architecture. J'en veux pour preuve les débats qui ont eu lieu dans les années 40 au Stedelijk Museum à Amsterdam entre des têtes de file parmi les architectes hollandais de diverses orientations.

C'étaient des discussions âpres entre contemporains qui s'estimaient mutuellement.

« Il travaille à un motif »

Le plus souvent l'homme actif reste trop lié à ses inclinations. Le conflit de la différenciation exerce plus d'attrait que le débat sur les aspects en commun avec les autres. La différenciation agit comme un moteur qui accélère le cheminement vers un avenir inconnu.

Mais ce procédé comporte un danger, parce qu'il consiste à avancer tout en tournant en rond. Plus la tendance s'accroît, à savoir celle d'être progressif, d'être uniquement centré sur l'avenir, de ne tendre que vers ce qui est nouveau, d'être de son temps — plus on a recours aux maîtres de la pirouette, qui tourne perpétuellement en rond, au même endroit.

Se mouvoir graduellement vers une évolution critique et incessante des options fondamentales ouvre une autre voie. L'homme, à partir d'un grain de sable, est capable de se créer un univers idéal et matériel. C'est une entreprise qui ne réussit qu'en faisant inlassablement un pas après l'autre. L'homme trouve les limites de ses efforts dans son état physique et psychique et à la fin de sa vie. Parvenu à cette étape il a peut-être créé quelque chose portant un germe dont d'autres s'empareront pour le faire mûrir. De cette manière les histoires de tous les hommes font l'histoire de l'humanité.

Notre époque est caractérisée par une profusion de possibilités, ce qui la distingue d'époques plus reculées. Certains de nos ancêtres ne disposèrent que de pierre et souvent même pas de mortier pour bâtir, d'autres uniquement d'argile, d'autres de bois. Les hommes furent obligés de se contenter une vie entière durant d'un même matériau. Et nous admirons leurs œuvres! La profusion des possibilités actuelles nous impose un choix et par là une limitation délibérée. C'est une caractéristique de notre travail et presque la seule possibilité de parvenir à une solution totale à l'intérieur de contraintes imposées par soi-même, afin de répandre la semence du futur. Friedrich Dürrenmatt a exprimé cette idée liée à son travail de manière concise: « Il travaille à un motif »³.

Jusqu'à présent il a été question du travail de l'architecte sous divers aspects de la vie quotidienne: la durée du temps et celle d'une époque, du temps inutilisé, écarté et donné, de l'esprit du temps et des contemporains. Il convient de parler encore du temps qui est le plus significatif pour notre existence personnelle et qui est effrayant pour certains. C'est le temps qui est donné par la durée de notre vie, ayant ses limites personnelles entre notre naissance et notre

mort. Le temps personnel est limité. La prise de conscience de cette limite temporelle nous conduit à considérer la limite de nos possibilités personnelles. La limite personnelle fut donnée à notre ancêtre charpentier, parce qu'il a bâti avec un seul matériau, dans un seul paysage, dans un seul climat et pour une seule société. Ces contraintes ne nous sont plus imposées par le monde extérieur; de chacun est exigé une décision personnelle. Nombre de fois durant sa vie, l'homme est amené à devoir se décider, face aux possibilités extérieures presque illimitées et en raison de la limite temporelle qui lui est imposée, se décider pour une limitation de son choix. S'il ne prend pas de décision, il n'est presque pas en mesure durant sa vie, dans son présent, de semer un germe qui pourra grandir et parvenir à épanouissement quand il ne sera plus.

Les bienfaits du temps pour l'architecture

Changements dans le temps

Tout comme le temps peut s'avérer être un bienfait, à tous points de vue, pour le travail de l'architecte, il peut être, de même, bénéfique pour l'architecture.

L'architecture n'est que si l'homme la contemple et la perçoit. L'ouvrage par contre existe sans lui. Lors de la planification et de l'édification d'une maison et de son architecture l'homme est guidé par ses opinions, désirs, besoins et possibilités. Une fois la maison construite, il l'accepte généralement comme quelque chose de définitif, d'inamovible; par contre, l'architecture de la maison change constamment de par l'optique des opinions et des sentiments.

L'ouvrage est toujours matériel; l'architecture est liée au côté matériel de l'ouvrage, mais le surpasse toujours. L'architecture est ce que l'homme perçoit de l'ouvrage et sa manière de le percevoir dans ses corrélations. Ce sont les expériences et le vécu de l'homme qui font de l'architecture ce qu'elle est. Tant qu'elle reste cachée sous une dune de sable, l'architecture n'a pas de possibilité de pénétrer dans notre conscient et est donc inexistant pour lui. Si, dans l'obscurité, on se heurte la tête contre un mur, on constate l'existence d'un ouvrage, mais son architecture n'est pas perceptible par tous nos sens: la prise de conscience de l'architecture n'est que minime.

Même si l'ouvrage reste inchangé, son architecture change parce que le mode de vécu de l'homme se modifie. Une maison qui nous est familière peut nous paraître différente après une longue absence et nous amener à une autre manière de voir. La maison de notre enfance que nous retrouvons après des années, en tant qu'adulte, nous semble être plus petite que celle dont nous avons

³ Friedrich Dürrenmatt über F. D. in Text + Kritik, 50/51.

gardé le souvenir. Ce qui a changé, ce n'est pas l'ouvrage, mais notre manière de voir. Celle-ci nous conduit à voir l'architecture différemment. Il serait faux de prétendre que l'architecture est, tout comme l'ouvrage, quelque chose d'objectif qui ne change qu'apparemment, uniquement aux yeux du contemplateur. Certes, l'architecture est liée à la matérialité de l'ouvrage, mais la décision en matière d'architecture est tranchée par la manière de la perception et par l'effet produit par elle. On peut décrire objectivement comment est conçu un ouvrage; mais il ne peut être décrit de manière universellement valable comment une architecture est ressentie, parce que la décision en matière de qualité d'architecture n'est pas prise à la vue de son état, mais par l'effet qu'elle produit. Un paysan de Mykonos voit son village autrement que l'œil sentimental du touriste. Pour les deux l'architecture a des significations et des contenus de vécu différents. Pour les deux l'architecture est différente, bien que ses propriétés caractéristiques restent inchangées. Pour cette raison il ne pourrait exister des règles universellement valables pour définir les critères de qualité de l'architecture.

L'effet produit par l'architecture est soumis aux changements temporels. Cependant ces changements ne sont pas conditionnés uniquement par les manières de ressentir des hommes et leur versatilité, mais également par les changements que subit l'ouvrage. Il se montre différemment de jour et de nuit, il est modifié par la position du soleil, par une exploitation différente, par le changement de la nature en fonction des saisons, par le changement de l'environnement et par sa désuétude. Tout ceci lui confère constamment un autre aspect. Ces changements ne sont rendus ni par un plan d'architecture, ni par des photos. L'ouvrage et les impressions qu'il donne sont soumis à des changements. C'est la raison pour laquelle l'architecture ne peut pas être définie uniquement de par son état objectif, unique, mais aussi de par ses changements dans le temps. L'architecture, ainsi soumise aux changements, ne peut être quelque chose d'achevé, comme c'est le cas de l'ouvrage; elle change constamment.

La pensée et la vision historiques

Il fut un temps où les hommes n'eurent aucune considération pour les architectures précédentes. Là où l'on bâtit en pierre, on se resservit souvent du matériau résultant de démolition de constructions précédentes. Ou alors on bâtit directement sur les décombres des démolitions. La hauteur des décombres fournit une idée de l'intensité des changements historiques. La Rome d'aujourd'hui est située plus de 4 m au-dessus du Forum Romanum. Tout l'intérêt se cristallisait sur l'architecture de

sa propre époque. On peut y voir par moments des raisons idéologiques. Au moment où l'on détrôna les dieux, la vision du monde ou l'ordre politique et social changèrent; les anciennes constructions perdirent ainsi toute signification.

De même, beaucoup d'ouvrages se développèrent sur les bases de l'acquis du passé. L'écriture évolue sur la pierre et l'argile; les premières maisons en argile et pierre naturelle furent des sépultures; ces dernières devinrent des temples et des églises; les expériences acquises avec un matériau et une manière de bâtir furent reportées sur d'autres ouvrages.

Du fait que nous voulons et pouvons savoir bien davantage du passé que nos ancêtres, nous sommes plus habitués qu'eux à penser et à voir historiquement. Mais notre manière de voir est souvent empreinte de sentimentalisme, car nous découvrons, à première vue, plutôt la forme extérieure que l'arrière-plan idéal. La ruine antique plaît davantage que la réalité historique. La richesse des couleurs des temples grecs nous effraierait sans doute. De nos jours on est toujours sujet à l'erreur de Palladio et de Winckelmann qui prétendaient que les constructions antiques furent sans coloration.

La pensée et la vision historiques peuvent restreindre la confiance en nos capacités propres, parce que la nouveauté ne naît pas uniquement de l'évolution mais également du rejet de ce qui nous a précédé. La pensée et la vision historiques peuvent éveiller des doutes quant à nos aptitudes propres à faire mieux que nos prédécesseurs. Heureusement que cette manière de penser et de voir n'est pas orientée vers un passé récent parce que celui-ci se dérobe à notre pensée historique du fait de sa proximité.

Le temps qui nous sépare du moment où le passé rejoint l'histoire se raccourcit de plus en plus. Du fait que la nouveauté naît le plus souvent du rejet du passé récent et que ce passé récent, n'appartenant pas encore à l'histoire, a une durée moindre, les opinions changent plus rapidement. En Europe l'Architecture Moderne avait une origine dans le rejet de l'historisme du 19^e siècle. Les différentes tendances classicistes des années 20, de l'époque stalinienne et nationale-socialiste, du Heimattil, du classicisme des œuvres portant l'empreinte de Perret de l'après-guerre et de la Postmoderne trouvent une origine dans le rejet de la Moderne. Le rejet des œuvres du passé stimule la nouveauté. Plus le passé s'éloigne, moins on le rejette. Ses œuvres ne dérangent plus notre monde de la représentation visuelle parce qu'elles sont vues de manière historisante. Après qu'on l'eut rejetée, la deuxième moitié du 19^e siècle a pris de l'âge et est donc acceptée.

L'Art Nouveau jouit à nouveau d'une certaine considération. L'Allée Stalin à Berlin est réhabilitée. Par contre, une fois de plus, la Moderne est rejetée.

Si la manière de penser historisante continue à être prônée, le temps d'une considération historique en faveur de la Moderne viendra également. L'on reconnaîtra alors d'une manière générale à quel point beaucoup d'aspects de la Moderne ont été innovateurs et de grande qualité. Si la pensée est alors toujours portée au sentimentalisme comme de nos jours, l'on proclamera même ce qui est jugé aujourd'hui, à juste titre, comme étant de mauvaise qualité, en tant qu'ensembles à préserver. Jusqu'à présent la pensée historique a finalement appris à apprécier chaque époque de toutes les cultures et leur architecture. A supposer donc que cette façon de penser continue, il est difficile d'imaginer qu'il en sera autrement en ce qui concerne la Moderne.

Ainsi il est concevable que les autoroutes soient considérées comme les meilleurs ouvrages d'architecture du 20^e siècle, que Hong Kong soit proclamée ville du siècle et que les gigantesques écoles globales et les villes-dortoirs soient reconnues comme des œuvres exemplaires.

La pensée et la vision historisante jettent les bases d'un syncrétisme. Le mot signifiait à l'origine un mélange peu cohérent de diverses religions et philosophies. Dans ce texte, il a la signification d'une acceptation et d'une appréhension globale et indifférenciée de beaucoup ou même de toutes les cultures du passé et de leur architecture. La signification culturelle du syncrétisme est très difficile à évaluer. Il avait dans le passé des effets négatifs et positifs.

La nouveauté crée des nouvelles échelles de valeurs pour le passé

Les œuvres nouvelles créent une nouvelle échelle de valeurs pour le passé. De ce fait le jugement futur des œuvres actuelles sera dépendant de ce qui se créera à l'avenir. Si le manifeste d'un groupe d'architectes genevois⁴, par lequel ce dernier expose son programme pour la décoration des ouvrages, tire à conséquence et si le résultat de cette décoration est jugé insatisfaisant, l'on se prononcera peut-être un jour favorablement sur la « noble sévérité et le dépouillement » ou sur le « rythme vivant » de maints ouvrages modernes. Quand des arbres auront poussé dans les nouveaux quartiers, jugés désolants, quand des communautés y seront nées et que beaucoup d'événements s'y seront déroulés, ces derniers conféreront aux nouveaux quartiers un autre aspect, l'on s'y sentira « chez soi » et l'appréciation se nuancera.

⁴ René Koechlin, Manifeste pour la décoration, *Werk, Bauen + Wohnen* 1/2 (1981) p. 72-75.

Dans le temps présent s'établissent des fondements d'après lesquels le passé est jugé. Pour cette raison la situation du présent de l'avenir sera décisive pour le jugement de notre présent actuel. Un jugement pondéré demande du temps. Plus il y a de fils à dénouer pour aboutir à un développement, plus il faut de temps pour permettre aux hommes de les comprendre et de les apprécier en tant que valeur culturelle.

Le temps de la réflexion

Du fait que notre pensée est historique, l'on tente de plus en plus de comprendre et de juger notre temps présent comme entrant dans l'histoire. C'est peut-être la raison pour laquelle une adhésion spontanée au vécu du présent tourne parfois facilement au scepticisme. Ainsi l'Architecture Moderne ne trouva que très rarement beaucoup d'approbation sur une longue durée. La Finlande constitue une exception, parce que la fierté de la toujours jeune nation va de pair avec l'entière adhésion à l'Architecture Moderne.

Le scepticisme naît quand l'histoire récente est ou bien vite oubliée, ou bien jugée négativement. Les deux comportements provoquent des réactions qui poussent notre temps présent à des développements contradictoires. Les mêmes personnes peuvent croire aveuglément au progrès et peu de temps après n'adhérer qu'au conservatisme. Les adeptes de mai 68 qui exigèrent l'«imagination au pouvoir», et partirent en campagne contre la spécificité idiote, ont permis, à travers les institutions d'études secondaires, d'admettre des bacheliers aux examens finaux sachant presque tout sur la chimie organique, la chimie minérale et des valeurs mesurables, mais presque rien sur d'autres valeurs et ne sachant s'exprimer qu'en baragouinant dans leur langue maternelle.

L'Architecture Moderne a vécu à l'ombre de la grande masse de constructions, ceci jusqu'en 1960 où, en raison de l'essor économique, elle fut acceptée sans s'interroger davantage, ce qui eut pour effet de la figer en routine.

Le Postmodernisme qui suivit s'acharne à ignorer Wright, Gaudi, «de Stijl», Mendelsohn, Häring, Aalto et Le Corbusier, bien que nombre de leurs œuvres en remplissent les conditions; mais elles ne sont pas conformes à ses canons formels, parce que le Postmodernisme a davantage en vue le «présent du passé» que son propre présent⁵.

Les réactions incessantes provoquent des évolutions culturelles sporadiques, isolées, que le passé récent fait sombrer aussitôt dans l'oubli. L'oubli rapide est une réaction contre la pensée historique qui se manifeste tout de suite, guidée par des intentions quand le nouveau pas franchi devra être justifié. Une évolution par phases successives de plus en plus rapprochées semble être caractéristique pour l'époque depuis la Renaissance.

La croyance aveugle en la nouveauté exige de rapides changements; ceux-ci créent une insécurité qui est suivie de rejet. La grande masse de constructions érigées rapidement durant ces dernières décennies est le produit d'une telle croyance et le scepticisme sa conséquence.

Quand beaucoup change rapidement, le temps pour la réflexion et le contrôle de ce qui se crée fait défaut. Le temps est un arbitre non seulement pour l'avenir, mais aussi pour le présent. Si l'on ne prend le temps pour la réflexion, alors la théorie et la critique se ressentent du manque de tranquillité d'esprit néces-

⁵ «La Presenza del Passato» était le titre d'une exposition d'architecture postmoderne à la Biennale de Venise, 1980.

saire pour un jugement pondéré et pour une ordonnance des choses. Une réflexion tranquille facilite une prise de conscience plus incisive — la prise de conscience engendre la responsabilité. Si le temps, la prise de conscience et le sens de la responsabilité font défaut, font également défaut la capacité de différencier une qualité durable, de même que la capacité de réagir avant que nous soyons submergés.

L'histoire prend naissance dans le temps présent

Le temps donné est une grâce. Cependant la grâce — comme beaucoup d'autres choses naturelles, mais non tangibles — ne semble pas être d'actualité. Il se pourrait qu'elle soit à nouveau découverte.

Tout comme celle de l'ouvrage, l'objectivité de l'histoire peut exister sans nous. Mais l'histoire n'a de sens pour nous que liée au vécu quotidien subjectif de notre temps présent, tout comme de notre architecture. L'une est vivifiée par l'autre, dit Karl Jaspers: «Chaque chose isolée rend l'histoire inefficace, soit en tant que contenu sans fin de n'importe quel savoir, soit en tant que facteur oublié.»

L'histoire est vivante aux moments où nous nous souvenons de choses passées. L'histoire demeurera vivante par les moments du présent, durant lesquels nous ensemencions une parcelle du futur. Ceci est valable pour toute vie humaine et ses œuvres et pour cela également pour l'architecture.

Adresse de l'auteur:

Franz Füeg, professeur
Ecole polytechnique fédérale
Avenue de l'Eglise-Anglaise 12
1001 Lausanne

Bibliographie

Les espaces de la formation

par Pierre Furter. — Un vol. 16 × 24 cm, 240 pages, 40 figures, tableaux et photographies, broché, édité par les Presses polytechniques romandes, Lausanne 1983. Prix: 54 fr. 80.

L'évolution de l'éducation contemporaine est dominée par le renforcement des systèmes de formation. Ceux-ci tendent non seulement à intégrer toutes les institutions éducatives — scolaires et extrascolaires —, mais surtout à les uniformiser dans le cadre de l'espace administratif contrôlé par un Etat souverain et civilisateur. C'est pourquoi la démocratisation de l'éducation a été avant tout conçue comme la diffusion sur tout un territoire d'un enseignement identique et de qualité semblable pour tous, sans tenir compte ni des disparités croissantes dans le peuple-

ment, ni des revendications régionales qui sont en train de bouleverser la carte politique européenne.

Cet aspect de la crise de l'éducation a été jusqu'ici largement ignoré parce que les méthodes et les modèles qu'utilisent les planificateurs de l'éducation tendent aussi bien à minimiser les différences spatiales qui existent à l'intérieur d'une même unité territoriale qu'à sous-estimer la part des demandes régionales en formation qui restent insatisfaites. Cet ouvrage examine donc les instruments dont nous disposons actuellement pour quantifier et qualifier les différents facteurs qui déterminent des offres et des demandes en formation distinctes selon les espaces considérés. Il évalue par ailleurs, et à partir de cas précis suisses et européens, l'impact que la «question régionale» et la «régionalisation» de la formation ont pu avoir sur un développement culturel et éducatif. Il s'agira en particulier de savoir à

quelles conditions une stratégie et des pratiques de réductions des inégalités en matière d'éducation peuvent aussi respecter la diversité des régions dans une perspective de démocratie culturelle.

L'auteur propose un cadre nouveau de références théorique et pratique qui intéresse aussi bien les praticiens de la formation que tous ceux qui prennent des décisions afin que l'école et l'éducation en général puissent être au service d'un développement régional.

L'architecte bouffon social

par Claude Parent. — Un vol. 14,5 × 21 cm, 180 pages, broché, édité par Casterman SA, Tournai 1982. Prix: 21 fr.

L'architecture est malade, et les architectes en sont à la fois responsables et victimes. D'où une situation bloquée qui empêche de parvenir à une authenticité de la création, à une qualité de l'ex-

pression, à une cohérence de l'aménagement du territoire. Cet ouvrage démonte les processus de castration mis en place par les différents décideurs à tous les niveaux d'intervention. Il affirme que tant que les systèmes, les approches de l'acte architectural et les modes de pensée demeureront ce qu'ils sont, il n'y aura pas d'architecture, quel que soit le talent potentiel des architectes.



Claude Parent vu par Jean-Louis Barrault.